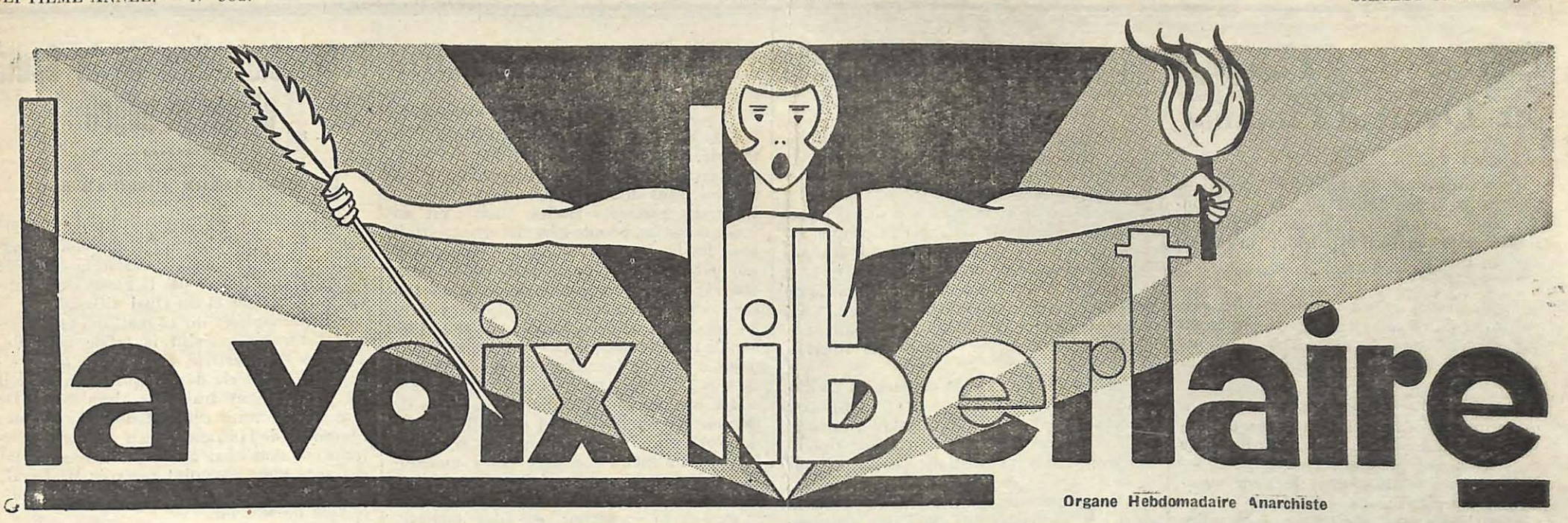
SEPTIEME ANNEE. — N° 302. PRIX : 0 fr. 50 SAMEDI 25 MAI 1935.



Organe Hebdomadaire Anarchiste

« VOIX LIBERTAIRE »
Boîte postale n° 27
Envois d'argent : Chèque Postal LANSADE 10.675
Limoges

ABONNEMENTS

	Trois mois	Six mois	Un ar
France	5 50	11 fr.	22 fr.
Etranger	7 50	15 fr.	30 fr.

AVEC TOUS LES OPPRIMÉS
Contre tous les oppresseurs

Victor Hugo et la Religion

Avec ce mois de mai, nous voici parvenus au cinquantenaire de la mort du grand poète Hugo. De toutes parts, parviennent les échos des solennités qui se préparent en son honneur.

Quoique son œuvre n'ait rien de libertaire, il s'y montre cependant avec les opprimés contre les oppresseurs. Aussi, un article sur lui ne sera pas déplacé dans les colonnes de ce journal. Je laisserai à d'autres plus qualifiés et qui le jugeront opportun, le soin de parler de son œuvre sociale ou littéraire pour ne m'occuper que de la place qu'il tint en face de la croyance.

Je ne fais aucune difficulté pour admettre qu'il fut croyant, mais de cette croyance qui s'infiltre dans les cerveaux par une infinité de faits quotidiens menus ou importants que nous vivons et enregistrons le plus souvent sans nous en apercevoir : le langage, les noms de lieux, de quartiers, de rues, les édifices, les croix, l'ambiance, et que sais-je encore ? Tout cela nous pénètre, nous absorbe, nous baigne. Tout cela fait des croyants non pratiquants toute leur vie durant, mais que la dernière minute guette sous l'aspect du prêtre qui reprend la brebis égarée. La croyance de Hugo ne paraît pas avoir d'autre fondement.

Dans la famille du futur poète, on n'y pratiqua pas précisément de culte ; il est même douteux qu'il ait été baptisé, il l'a affirmé sans preuve ; mais ce ne sont là que futilités tout juste bonnes à signaler. Seules, les pensées de l'homme adulte comptent.

Catholiques et protestants ont déjà voulu l'accaparer ; ces derniers parce qu'il a écrit : « *Distribuez une bible à chaque chaumière* ». (Je cite de mémoire) ; et les premiers parce que, dans une préface des « Misérables », où, après avoir chanté le spectacle merveilleux de la voûte céleste, il ajoute cette phrase : « *Otez-moi de là-dessous si vous ne voulez pas que je prie* ». Hugo écrivit ces mots en poète et je conçois que le merveilleux tableau du ciel dut faire vibrer et exalter son lyrisme au plus haut point. Soulevé par la beauté du spectacle céleste et pour bien montrer à quel point il était impressionné, il a eu recours à l'acte le plus considérable qu'accomplisse l'homme dans sa faiblesse devant la chose la plus grandiose que son imagination a créée : prier devant son Dieu.

Si Hugo eût prié en croyant devant la nature comme le croyant prie devant son Dieu, la contradiction eût été flagrante. Prier, c'est s'humilier, se courber, se prosterner, c'est perdre de vue l'objet, cause de l'exaltation ; la vue cessant, l'exaltation ne saurait continuer ; je rappelle à cet effet la proposition suivante : pas d'effet sans cause. Prier, c'est demander, solliciter une faveur, une grâce ; or, ce fut la contemplation qui lui arracha son exclamation ; il n'avait rien à demander ou à solliciter, le contraire eût été une absurdité. Au nom de la plus élémentaire logique, il ne pouvait donc que rester contemplatif.

Le prêtre dira : « Victor Hugo était impressionné par la création et c'est son auteur qu'il voulait glorifier ». Cela est peut-être exact, j'ai déjà admis qu'il n'était pas athée ; mais qu'entendit-il par Dieu, quel fut le sien et comment se le représenta-t-il ? Les ministres de l'Eglise seraient probablement bien embarrassés pour le dire. S'il crût à la trinité chrétienne, il eut ses ministres, du pape au desservant le plus humble, en maigre estime ; aussi est-ce pour moi un étonnement qu'ils ne fassent pas davantage montre de sensibilité d'épiderme sous les coups de cravache qu'il leur a si prodigalement assénés.

Il est regrettable que la place soit limitée ; j'aimerais reproduire quelques deux-cents vers des « Quatre jours d'Elcüs » insérés dans « La Légende des Siècles ». Toutefois, pour l'édification des lecteurs qui n'ont pas lu cette œuvre, j'en donne ci-dessous quelques uns pris ça et là. Par cet aperçu, ils se rendront compte que, s'il a su faire vibrer incomparablement la corde poétique pour chanter ce qu'on prétend qu'il attribue à Dieu, nul n'a su trouver mieux que lui les expressions flagellantes pour exprimer le dégoût que lui inspiraient les pratiques et la morale du prêtre.

« Autre plaie et fâcheuse à montrer, le prêtre » ;

plus loin :

« Avoir pour ennemi, l'être plat qui se venge
De son écrasement par sa fétidité
Et mange avant les vers le meilleur du cadavre » ;

sur les agissemnts de l'Eglise :

« Jésus disait : aimer, l'Eglise dit : payer
Le ciel est à qui peut acquitter le loyer » ;

et finalement :

« Ne verront (les hommes de bien) plus cela sous les cieux : Dieu pour rien ? »

Qu'importe l'outrage aux cléricaux, sont-ils cravachés à la figure, mais supposent-ils un bénéfice même spirituel, qu'aussitôt ils tendent le croupion à la botte. Que l'on ne croie pas que malgré le mépris que Hugo leur a témoigné qu'ils vont s'abstenir de toute participation aux manifestations de ce cinquantenaire, ce serait les mal connaître ; je suis persuadé que par tous les journaux de sacristie, ils vont faire chanter les louanges de Victor Hugo croyant.

Cependant, lui, l'anticlérical, tout en honnissant ce clergé, a monté sur piédestal le type d'homme le plus sublime qui se puisse imaginer et pour établir un contraste, peut-être par dérision, l'a revêtu d'une soutane. Il a réuni chez son évêque Myriel toutes les vertus humaines poussées au plus haut degré, aussi belles que pouvait les concevoir la société bourgeoise de 1860. Le « Larousse » affirme qu'il a incarné en lui toutes les vertus du christianisme ; s'il en est ainsi, c'est que Hugo a voulu bien montrer qu'évêques et prêtres de cette époque ne possédaient aucune de ces vertus, qu'aucun d'eux ne se reconnaîtrait dans l'évêque Myriel.

En effet, lequel d'entre eux échangerait son confortable palais épiscopal pour l'humble maison servant d'hôpital ?

Lequel qui se pencherait sur les infortunes jusqu'à se rendre misérable au point d'avoir recours à la chaleur de ses vaches parce que manquant de bois pour chauffer son logement pendant les rudes hivers alpins ?

Lequel qui supprimerait de sa liste de frais de représentation la somptueuse conduite intérieure ou le carrosse aux molles suspensions d'alors pour en distribuer le montant aux déshérités et faire ses tournées monté sur un âne ?

Lequel qui use ses soutanes jusqu'à la corde afin de réduire au minimum ses frais vestimentaires pour donner davantage aux pauvres ?

Lequel sachant malade un terrible conventionnel, réputé athée farouche, la réprobation du pays, irait, comme lui, apporter les consolations qu'on prodigue aux mourants ?

Lequel qui recevrait fraternellement le forçat Jean Valjean, dont dix-neuf ans de bagne ont fait un fauve humain ? Lequel qui, étant volé de ses couverts y ajouterait des chandeliers, s'inspirant ainsi de l'évangile : « *Si on veut prendre la robe, donne aussi le manteau* » ; qui mentirait aux gendarmes, leur assurant avoir donné cette argenterie, afin d'éviter à son voleur le retour au bagne ?

Je m'arrête, le contraste étant suffisamment démontré et aussi pour narrer un souvenir et un fait personnel.

Il y a quelque dix ans, Nice avait perdu son évêque, un autre le remplaçait. De grandes fêtes étaient projetées pour encadrer la cérémonie d'intronisation. Le quotidien local, *L'Eclaireur*, calotin avéré, en avait donné les plus menus détails ; il s'était particulièrement étendu sur la description d'un vêtement, robe ou manteau, acheté ou offert, en velours, d'une magnificence royale ; il avait une traîne de cinq à six mètres de long et d'une largeur proportionnée. Pour que personne n'en ignore, il fut fait un grand portrait de cet évêque revêtu de cet habit, il fut exposé pendant quelques jours dans une vitrine du dit journal.

Que nous voilà loin du haillonneux trimard des évangiles et de ses suiveurs, et aussi du Myriel de Hugo se chauffant à la chaleur de ses vaches, chevauchant un âne, vêtu d'une soutane râpée jusqu'à la corde.

Il est un usage, à Nice, auquel beaucoup se conforment par croyance, par coutume ou pour faire comme tout le monde : celui de bénir les maisons et les logements. Un jour, entendant frapper à ma porte, j'allais ouvrir ; je me trouvai en présence d'un prêtre en habit d'officiant, accompagné d'un enfant de chœur muni d'un bénitier et d'un goupillon. Prenant le ton le plus onctueux, il m'annonça qu'il venait bénir mon logement. « Vous êtes chez un athée », lui répondis-je. Il pâlit, ses traits se contractèrent, il fit vivement quelques pas en arrière et fila prestement comme si j'eûsse été un pestiféré. Hugo fait un devoir à son évêque d'aller chez l'athée ; mon curé a une toute autre notion du sien : celui de me laisser choîr, tout à mon incrédulité. Pour être complet, j'ajoute que je ne l'ai plus revu ainsi qu'aucun de ses pareils.

L'évêque de Nice et mon curé bénisseur n'ont probablement pas lu « Les Misérables » ou fort mal ; ils ne m'ont pas donné l'impression d'avoir retiré de cette leçon le moindre des profits que Hugo semble vouloir donner aux membres du clergé ; peut-être n'a-t-il pas eu envers eux les expressions irrésistibles pour leur faire trouver enviable l'apostolat évangélique de l'évêque Myriel dans l'amour du prochain.

Et en cette sœur Simplice, dont l'unique souci était de ne pas mentir, combien de religieuses auront pu se reconnaître ? Ceux qui ont eu recours à l'hospitalisation pour recevoir des soins et qui ont fait profession d'athéisme, savent que les religieuses y règnent despotiquement et élèvent le mensonge à la hauteur d'un dogme. Il y a néanmoins entre sœur Simplice et les sœurs de charité cette différence que Hugo fait mentir la première par sentiment hautement humain, tandis que les autres mentent bassement par fanatisme, haineusement pour nuire au malade qui s'est refusé à la prière ou à assister à l'office.

D'autre part, Victor Hugo était un fervent du spiritisme ; il est connu pour avoir fait tourner les tables à Jersey. Il y a incompatibilité entre la religion chrétienne et le spiritisme ; les âmes que Dieu a condamnées aux peines de l'Enfer ou du Purgatoire, ou celles qu'il a récompensées des félicités éternelles du Paradis sont totalement empêchées de répondre aux appels des vivants ou n'ont que faire de les savoir en soucis. Quant aux spirites, ils ne peuvent concevoir de rapports qu'avec des esprits ou âmes errant en des régions proches terrestres, ce qui est inconcevable pour le christianisme. La théologie, d'ailleurs, condamne formellement « le spiritisme par le moyen des tables tournantes » ; elle défend même d'assister en simple curieux à la consultation des esprits. Victor Hugo, étant pratiquant actif, ne peut donc être pris pour un croyant — je suppose qu'il était averti de l'interdiction catholique ; eût-il pu s'accommoder simultanément du christianisme et du spiritisme que, pratiquant ce dernier, il s'excluait de lui-même du premier.

Voilà toute la croyance de Victor-Hugo, ce qui n'empêchera pas, si je ne m'abuse, d'être revendiqué en ce cinquantenaire par un clergé passé maître dans l'art de s'attribuer ses adversaires les plus résolus à l'expresse condition que leurs noms soient entrés dans l'histoire.

G. LENCONTRE.

ERRATA. — Dans mon article « La Légende de Jeanne d'Arc », quelques coquilles se sont glissées ; elles demandent à être rectifiées pour maintenir à cette étude son exactitude historique. — Le roi dément n'est pas Charles VII, mais Charles VI ; le jeune roi couronné à Notre-Dame n'est pas Henri IV, mais Henri VI. Les brigandages et autres commis par les nobles n'étaient pas une politique, mais de pratique courante.

G. L.

AUX AMIS

Notre bon camarade Sadier qui, depuis quelques mois, était fort fatigué, est allé se reposer pour quelque temps au pays natal. Aux amis qui s'étonnent de ne plus voir de ses articles dans la « V. L. », et me demandent de ses nouvelles, voici un passage de la lettre qu'il m'écrit et qui est datée du 10 mai : « Bien reçu ton mot et celui de Gleize. Je voudrais vous répondre longuement, mais mon état ne s'est pas beaucoup amélioré depuis mon arrivée ici. Tu t'imagines mon impatience à reprendre mes occupations. Il faudrait que je réponde aux énormités de Cornélissen et Reclus parues dans le dernier numéro de *Plus loin*, mais les forces me manquent. »

Souhaitons le prompt rétablissement de notre bon camarade, et de la part des camarades de Marseille, Nice Toulon, leurs meilleurs vœux pour une prompte guérison.

LE ROULANT.

Le comité de rédaction de la V. L. *joint de tout cœur ses souhaits à ceux exprimés par tous ses amis.*

Droits de l'Homme et Droit d'Homme

Un animateur dévoué du périodique *l'Aube*, de Lyon (Boîte postale 64, Lyon-Terreaux), François Pagliano, **légalement** italien, est menacé d'expulsion. **On sait où** aboutit une telle mesure.

Le motif ?

F. Pagliano, « homme de la plus rare culture » (ainsi le voit un vieux professeur agrégé passionné de connaissance) est un savant physicien doublé d'un homme de grand cœur.

Dans la salle de conférences de *l'Aube* et partout où la moindre occasion s'en présente, il développe sa thèse scientifique de *consciencialion progressive de la Force-Matière*, consciencialion dont le stade supérieur est représenté par l'Homme.

Il enseigne donc que chacun doit tendre à *se consciencier* de plus en plus. C'est-à-dire à *se libérer* de toute emprise de « directeurs de conscience ».

Il enseigne donc la fraternité de tous les hommes, sans distinction de race, ou de couleur de peau, ou de limites-frontières.

Il professe aussi la Sociologie-Science que *l'Aube* oppose à la Sociologie-Littérature ou à la Sociologie-Religion, sûres génératrices de catastrophes sociales et qui ont seules cours jusqu'ici. Et la Sociologie-Science repose toute sur l'ÉNONCÉ DE LA « LOI FONDAMENTALE DE LA VIE EN SOCIÉTÉ », sur l'énoncé du « DROIT ET DEVOIR ELÉMENTAIRE D'HOMME » : à chacun pleine propriété chez autrui.

Ceci, évidemment « subversif ».

La Ligue des Droits de l'Homme alertée a « étudié le dossier ».

ET DÉCIDÉ DE NE PAS INTERVENIR.

Dans ma lettre faisant « *un pressant appel à l'esprit généreux qui a présidé à sa fondation et qui anime depuis la généralité de ses membres* », je prenais soin de bien indiquer que F. Pagliano et moi ne cessons, preuves à l'appui, de dénoncer l'absolue inanité des « Immortels Principes de 1789 » enfantés par des Talleyrand, des Fouché et qui ne résistent pas à quatre minutes d'examen objectif.

Autrement dit, je prenais grand soin d'indiquer que le cas ne relevait pas de solidarisme partisan, ne pouvait pas figurer dans le publicitaire propagandiste. Je prenais grand soin de faire que la réponse de la Ligue fut un jugement porté sur elle, par elle-même.

Nous avons donc, sur la « Ligue des Droits de l'Homme » ce renseignement précis :

Elle ignore et veut ignorer — sinon combattre — le principe du DROIT ET DEVOIR ELÉMENTAIRE D'HOMME : à chacun pleine propriété de sa vie; de chacun plein respect de cette propriété chez autrui.

QUELS « DROITS » (au pluriel) REVENDIQUE-T-ELLE DONC POUR LE CITOYEN ? (1).

Il faut bien dire aussi que reconnaître le principe du Droit et Devoir Elémentaire d'Homme serait condamner formellement les « Immortels Principes ».

Et cela serait aussi grave que si un Pape ou un Concile venait à condamner le dogme de la Sainte Trinité ou de l'Immaculée Conception.

On ne touche pas impunément à du dogme, une fois qu'il est institué !

La Ligue des Droits de l'Homme est prisonnière de sa dogmatique ! M. DUBOIS.

(1) Les Déclarations de 89 et 93 qui fondent le Statut de la Ligue reconnaissent au Citoyen cet unique « Droit » : **s'insurger à ses risques et périls.**

Des poursuites contre la " Revue Anarchiste "

Nous vous informons que *La Revue Anarchiste* est poursuivie en vertu des « lois scélérates » : Fortin et Pacos — ce dernier en tant que gérant — sont inculpés.

Le prétexte est un article de Fortin intitulé : *Mon point de vue* (autour de la propagande par le fait) et inséré dans le n° 22 (page 21).

A noter que le passage incriminé était rédigé de telle sorte qu'il ne puisse constituer une apologie ou une provocation.

Nous vous tiendrons au courant.

C'est notre camarade Suzanne Lévy qui assurera la défense.

Les amis de la « Revue Anarchiste ».

ANARCHISTES NATIONALISTES !!!

C'est une chose qui peut paraître paradoxale, mais qui est malheureusement trop vraie, car cette mystique enseignée pour le compte d'une société roublarde qui, elle-même, la considère comme une duperie magnifique bonne pour arranger le peuple. Ce préjugé n'a pas quitté un grand nombre de nos camarades, venus sans doute trop hâtivement à nos idées et qui ont gardé de leur éducation première cette empreinte nationaliste qui contre-balancera victorieusement, toute leur vie, l'idéologie libertaire (1).

J'ai connu pas mal de camarades de différentes langues connaissant, discutant Proudhon, Bakounine, Kropotkine, Stirner, etc., etc..., se considérant comme des libertaires, mais n'admettant pas la critique de leur pays respectif.

Un allemand devenait taciturne en entendant des propos montrant l'âme moutonnière du prolétariat allemand et la critique de l'armée germaine et de ses soudards de chefs, mais son attitude devenait singulièrement attentive et joyeuse lorsque la conversation reprenait et analysait les tares des autres pays, ennemis du sien. Il ne le faisait pas méchamment, mais c'était instinctif.

Un camarade russe qui, de tous ses vœux appelait la révolution sociale ; qui, avec plaisir, aurait appris l'extermination de la famille impériale et de ses satellites, les aristocrates de Russie, ne pouvait discuter longtemps avec un allemand sans sentir venir en lui la vieille haine héréditaire du slave contre le teuton qui convoite une partie de la Russie. Je me souviens qu'un de ces camarades, condamné à mort à la révolution de 1905 où le pope Gapone joua le rôle de provocateur, me disait : « Tu sors avec ce petit allemand ? » — appellation qui, pour lui, équivalait à fourbe, pourceau.

Les latins sont peut-être plus évolués à ce sujet. Un camarade italien fera chorus en entendant une critique de la politique fasciste et de son gouvernement. Si, chez eux, un grand pas a été fait, n'oublions pas qu'ils sont les descendants d'une vieille civilisation.

Nos camarades espagnols sont souvent des intransigeants militants régionalistes avant que d'être des anarchistes ; ils auront tiré les marrons du feu pour le colonel Macia et ses acolytes, qui les récompensèrent de ce bon boulot en fermant leurs syndicats et en fourrant les militants en prison : un nationalisme qui aura nui à la marche en avant du prolétariat espagnol et lui portant des blessures dont il se guérit lentement.

Et, souventes fois, dans mes randonnées à travers le globe, j'ai rencontré des insoumis, déserteurs, objecteurs de conscience, pacifistes, néo-malthusiens, végétariens, nudistes ou amour-libristes qui se mettaient en colère, parlant de me casser la figure si je continuais la critique du mode de gouvernement social du doux pays baigné par trois mers.

Donc, se dire libertaire ne veut pas dire être libéré de toutes les vieilles lois, coutumes, légendes, préjugés, appris dans la famille, l'école, l'usine, la caserne, la rue. Il faut d'abord faire son éducation, avant que de vouloir reformer une société. Transformons-nous nous-mêmes et nous pourrons, par la suite, enseigner aux autres la voie à suivre pour arriver à une société meilleure, plus juste, à l'Anarchie.

LE ROULANT.

Toulon, le 15 mai 1935.

(1) De nombreux faits sont à l'appui de cette affirmation.

Tant il est vrai que le nationalisme, cette tumeur purulente du patriotisme — « passion des sots, et la plus sotte des passions », dit judicieusement Schopenhauer — est aujourd'hui plus que jamais le pire fléau des peuples et des hommes ; et qu'il en est de lui comme du ver solitaire, dont il nous faut, quand nous en sommes habités, évacuer la tête ; sinon, le traitement est à recommencer.

Georges PIOCH.

Pour faire réfléchir

Bien qu'elle condamne la prostitution en théorie, l'Eglise catholique ne chercha jamais en pratique à la faire disparaître. C'est un mal, sans doute, affirmaient les théologiens des premiers siècles, mais c'est un mal nécessaire ; toute sécurité disparaîtrait pour les bonnes chrétiennes et les femmes honnêtes, si l'on supprimait cette triste mais indispensable institution. Au moyen âge, l'on ne ménagea aux filles de joie ni les vexations, ni les avanies ; on les mit au ban de l'humanité ; mais on ne les empêcha point d'exercer leur dangereux commerce. De nos jours encore, de hauts personnages ecclésiastiques sont parfois propriétaires de maisons de rendez-vous et d'établissements de prostitution ; ils en tirent des écus que le pape lui-même ne juge point malodorants. Mais comme ils craignent les scandales et redoutent les critiques des incroyants, ils se montrent, en cette matière, plus discrets que les prélats du XVIIIe siècle ou de la Renaissance.

A l'heure actuelle, s'il existe un harem au Vatican, comme sous Pie IX, il demeure complètement invisible aux regards profanes ou se dissimule sous les pieux dehors d'une sainte communauté de nonnes. Pourtant, malgré leurs habits féminins, les grands dignitaires de la curie romaine ne manquent, assure-t-on, ni d'ardeur amoureuse, ni de savoir-faire. Quoi qu'il en soit, pas plus au XXe siècle qu'aux siècles précédents, l'Eglise n'a cherché à rendre la prostitution pratiquement impossible. Papes et évêques ont compris qu'elle était le corollaire indispensable de l'hypocrisie sexuelle développé par l'enseignement chrétien. Sur elle repose l'apparente dignité aussi bien du mariage indissoluble que du célibat volontaire ou forcé de nombreux catholiques.

Tant que la satisfaction de leurs besoins sexuels légitimes restera officiellement interdite à beaucoup, l'amour vénal subsistera. Il ne suffit pas, comme l'ont cru certains magistrats, de faire disparaître les maisons closes d'un trait de plume, pour que les marchandes de plaisir se livrent d'autres occupations. Aussi nombreuses après qu'avant, elles peuvent devenir plus malfaisantes par manque de contrôle médical. Les tentatives effectuées dans quelques grandes villes pour supprimer les maisons de tolérance ont abouti à des résultats peu encourageants. Pour que l'amour vénal perde sa raison d'être, une profonde transformation des mentalités et des mœurs, une véritable révolution sexuelle seraient indispensables. Quelques esprits clairvoyants les réclament ; ils sont encore en petit nombre et se heurtent à de farouches hostilités. Ce qui est vrai de la prostitution féminine l'est aussi de la prostitution masculine, assez développée dans certaines villes pour faire l'objet d'une réglementation administrative.

L. BARBEDETTE.

Une protestation

Texte d'un télégramme de protestation au Commissariat du Peuple de la Justice en U. R. S. S. :

Le Front Littéraire Gauche, en sa réunion nationale du 5 mai 1935, après avoir entendu et examiné le rapport présenté par un de ses membres sur le cas Victor Serge,

Proteste énergiquement contre la détention et l'exil arbitraires de l'écrivain Victor Serge,

Demande que Victor Serge soit jugé publiquement et avec toutes les garanties nécessaires à sa défense.

Réclame, sinon, sa mise en liberté immédiate et le droit à Victor Serge et aux siens de se rendre à l'étranger.

Petite Correspondance

Marie Mayoux. — Impossible d'insérer ce numéro. Pour le prochain. Amitiés.

Baffonné T. — D'accord. Merci et amitiés. — L.

Petite chronique de la haute et basse pègre

UN SIMULATEUR JUSQU'AU BOUT

Le maréchal Pilsulsky vient de mourir dans son lit (hélas !) après une courte maladie. Or, cette maladie avait été qualifiée de « diplomatique » par la presse du Kremlin, du Quirinal et du Quai d'Orsay.

« L'Humanité » du 12 mai, qui était sous presse lorsque parvint la fatale nouvelle, s'adorne d'un article de première page, signé Gabriel Péri, dans lequel le maréchal est ouvertement traité de simulateur. De plus, à en croire cet ineffable bolchéviste, l'honneur de la France serait *gravement outragé*, le maréchal ayant prétexté son état de santé pour ne point recevoir M. Laval, notre plénipotentiaire, à son passage en direction de Moscou.

On peut ainsi se convaincre que nos « léninistes » sont devenus terriblement chatouilleux sur le chapitre du drapeau tricolore, mais il est juste d'ajouter que ce prurit national n'est encore rien à côté des cris de paons qu'ils n'eûssent pas manqué de pousser en s'arrachant les cheveux, si Pilsudsky avait accepté de s'entretenir avec Pierre Laval. Une telle conversation eût été, sans aucun doute, une « odieuse provocation contre l'U. R. S. S., patrie du socialisme ». Sans compter l'infidélité qu'elle comportait vis-à-vis du très cher et jaloux allié de la France et de la Russie, il signor Mussolini !

Face aux trois « patries » de M. Gabriel Péri, la russe, la française et la mussolinienne, que vouliez-vous que fît le maréchal ? Qu'il mourût ! C'était, avouons-le, le seul moyen qu'il lui restât de n'en vexer aucune, et de faire, par-dessus le marché et dans la mesure de ses moyens, le bonheur de la Pologne.

C'est pourquoi nous applaudissons de grand cœur à l'ingénieuse mort « diplomatique » du bourreau de Varsovie, simulateur jusqu'au bout.

***

UNE BELLE CARRIÈRE

Le maréchal Pilsudsky fit ses premières armes comme nationaliste polonais au service de l'Autriche, dans les cadres du... *Parti socialiste* Polonais, dont il devint rapidement le chef.

Mais, « au service de l'Autriche le militaire n'est pas riche » et Pilsudsky devint, après la défaite des centraux, un des plus fidèles « amis de la France ».

Avec l'aide de Weygand, il battit les russes devant Varsovie, et les ramena à la frontière. Pour prouver sa reconnaissance aux chefs d'Etat soviétiques, dont la pusillanimité lui avait permis de repousser la révolution intérieure des paysans et ouvriers insurgés (voir Pilsudsky : *L'Armée* 1920, Fayot éditeur), il abandonna de nouveau le camp « français » et entra en opposition contre son propre gouvernement.

En 1924, à la tête d'une ligue militaire et d'organisations démagogiques au nombre desquelles il faut compter le... Parti Communiste polonais, il réalisa le renversement du pouvoir et installa le régime fasciste militaire en Pologne.

Après quoi, son premier geste fut de se réconcilier avec la France et, pour la plus grande joie de Paul Boncour, de doubler les gardes du droit et de la civilisation, face à la « barbarie communiste ».

En 1933, lors du grand tournant diplomatique qui conduisit à la reconstitution de l'alliance franco-russe, Pilsudsky, indéfectiblement fidèle à son rôle de girouette diplomatique, se sentit incliné vers Hitler par une sympathie qu'il manifesta en échangeant avec Gœring des serments d'éternelle amitié. Mais son grand âge et sa santé ébranlés par de trop fréquents changements de chemise ne lui ayant pas laissé le temps de fraterniser avec Pierre Laval, il s'est étient dans la paix du Seigneur le 12 mai 1935, accompagné des *regrets* de tout un peuple qui se demande encore par quelle aberration il a pu se laisser dominer 10 ans par ce vieux soudard politicien sans trouver la force de lui briser son propre sabre sur la tirelire.

A. P.

Aux Amis de la " VOIX LIBERTAIRE "

Le numéro du 18 mai n'a pu paraître pour cause de manque d'argent.

GROUPE DE LA SYNTHÈSE ANARCHISTE

5, impasse de Gênes (métro Couronnes)
Conférence tous les jeudis à 20 h. 30

RECTIFICATION D'ADRESSE...

...de la Fédération Espérantiste, qui est : Boulevard Aristide-Briand, n° 115, à Montreuil, Paris.

ECHOS
DE LA SEMAINE

LA GREVE DU HAVRE

Deux mille inscrits et agents du service général des équipages des paquebots « Normandie », Champlain » et « Lafayette » ont quitté le travail mercredi matin 15 courant, à la suite d'un désaccord avec la Compagnie Générale Transatlantique soutenue par l'administration maritime et par le gouvernement en la personne du ministre de la Marine marchande.

Le point litigieux était l'article 4 du projet de statut des syndicats confédérés. Cet article prévoit la continuité des services du personnel embarqué titulaire. Aux termes de ce projet, 80 p. 100 du personnel étant titularisé, resterait embarqué pendant les séjours du navire au port d'attache.

Compagnie, administration, gouvernement marcheraient — et pas sûr — seulement pour 50 p. 100.

Les marins veulent, autant que possible, être sûrs du lendemain ; ils ont choisi le moment le plus opportun pour eux : les fêtes du « Normandie », qui doivent avoir lieu en grande pompe. Aussi, la presse — jusqu'à *L'Œuvre* comprise — cria haro sur le baudet. Cette grève n'est pas populaire, dit-elle, c'est une atteinte au travail français. Crever de faim, c'est peut-être d'un plus pur patriotisme ? Et depuis quand l'ouvrier de la mer ou de la terre n'a-t-il pas le droit, le devoir le plus élémentaire de défendre son droit à la vie, en choisissant son heure ? Compagnie, administration, gouvernement, le capital en un mot, s'est-il jamais embarrassé du moindre scrupule de ce genre ?

C'est une question de force, les marins ont tapé au bon moment. Osons espérer que leur velléité de révolte ne sera pas étouffée par leur centrale syndicale ou des contingences extra-syndicales.

Ils ont refusé d'entendre un endormeur : Léon Meyer, maire et député du Hâvre ; s'ils continuent ils seront dans la bonne voie sinon c'est le compromis habituel et néfaste.

■ ■

LES MIDINETTES FONT GREVE AUSSI

Contrairement aux appréciations — la « grande presse » le reconnaît elle-même — la grève des midinettes semble devoir s'étendre.

Depuis longtemps, Millau et d'autres centres ouvriers soutiennent la lutte pour leur croûte quotidienne.

La regression sociale, le nivellement de la classe ouvrière dans la misère, avec les diminutions de salaires successives, feront-ils ouvrir l'œil, enfin, au prolétariat ? Le patronat est insatiable. La résignation n'est pas faite pour le calmer ; ce qui peut seul le calmer, c'est une bonne douche qui ne peut être que la révolte consciente et salvatrice.

■ ■

LES GOUVERNANTS A LA RESCOUSSE

Le patronat n'est jamais satisfait, son protecteur naturel : le gouvernement, ne saurait faire autrement.

Ses caisses sont vides, paraît-il, une fois de plus. Les œuvres de mort l'ont mis à sec. L'argent des gogos par force, qui n'ont pas su réagir, le pèze des assurés sociaux thésaurisé pour la « défense nationale » ne suffit pas.

Nous allons subir une nouvelle offensive, en attendant celles de la prochaine dernière. On lit dans les journaux bien informés ...que l'on se passera de la dévaluation, mais que les menaces se précisent contre les fonctionnaires, les anciens com...battus et les assurés sociaux. On prend les mêmes — comme aux carnages — et l'on recommence.

Entre nous, ces messieurs auraient bien tort de se gêner. Ils sont logiques avec eux-mêmes. C'est le soi-disant « peuple souverain » qui ne l'est pas. Comme aux temps des serfs, des manants, des vilains, il reste corvéable et malléable à merci. Il est bon jusqu'au trognon.

■ ■

LEUR ANTIMILITARISME

Grand émoi dans la basse-cour socialo-communarde : le grand prêtre Staline, le digne remplaçant de Lénine, aurait justifié la politique de défense nationale faite par la France, pour maintenir sa force armée au niveau de sa sécurité.

Le messie S. F. I. O., Léon Blum, en est resté comme deux ronds de flan. Il s'obstine cependant, en parfait nageur, à ne pas nier le devoir de défendre contre l'invasion, le sol national. Ouvrant ainsi sa participation à la défense nationale aux tueries prochaines, *car aucun gouvernement n'est en peine de justifier qu'il a été attaqué.* 1914 a été la guerre du droit contre la barbarie, 193... sera la guerre contre le fascisme, pour les libertés démocratiques et sociales !!!

Dans « L'Huma » et ses succédanés, nos bolchos se triturent les méninges pour expliquer cette « savante opération » que le commun des mortels n'arrive pas à comprendre.

Pendant ce temps, la Fédération Socialiste de la Seine nie à grand fracas la défense nationale. Elle préconise la grève insurectionnelle, en cas de guerre. Marceau Pivert conteste les affirmations de Blum. Si l'on cherche à comprendre, c'est un peu malaisé pour des esprits normaux. Les mots croisés chers à Tristan Bernard seraient plus compréhensibles.

Rappelons-nous — si nous avions besoin — que leur antimilitarisme comme leur révolutionnarisme, sont bien sujets à caution. Leur pantomine serait amusante si d'innombrables prolos n'en faisaient pas les frais.

Camille LABERCHE.

P.-S. — Les dirigeants du syndicat maritime du Hâvre et de la Fédération des inscrits, aidés par les leaders de la C. G. T., ont liquidé la grève. Grève monstre, qu'ils ont réduite à une démonstration. C'est dans leur habitude. C'est dans leur raison d'être. Une fois de plus, nous sommes dans l'obligation de constater que si pareille C. G. T. n'existait pas, les classes possédantes et dirigeantes l'inventeraient.

La masse des bons bougres syndiqués n'a pas su, n'a pas pu passer par-dessus la tête de ses mauvais bergers. La presse saloparde exulte. M. William Bertrand a eu satisfaction. « Son autorité » a été reconnue et « il peut justement se féliciter d'avoir mis fin à l'agitation gréviste qui menaçait de s'étendre à tous les autres ports et à tous les inscrits maritimes ». 50 p. 100 seront accordés alors que 100 p. 100 étaient demandés au début et 80 p. 100 en concession dernière...

Tonnerre de dieu, qu'as-tu donc dans les yeux, ouvrier, mon frère ouvrier ?

C. L.

CONTRE TOUTES LES GUERRES

Les écrivains du Front Littéraire Gauche, réunis en Conférence Nationale le 5 mai 1935 :

S'émeuvent des dangers de guerre grandissants qui s'expriment de façon aigüe par une course aux armements frénétique ;

Devant la confusion qui règne dans les partis de gauche, ils estiment nécessaire de rappeler que le responsable des guerres moderne est l'impérialisme. C'est pourquoi ils mettent les ouvriers et les intellectuels en garde contre le mot d'ordre : « le fascisme, c'est la guerre » qui dissimule déjà de prochaines trahisons.

Les écrivains du « Front Littéraire Gauche » rappellent que « l'impérialisme c'est la guerre ». Les démocraties impérialistes ont démontré, en 1914 qu'elles étaient aussi bien capables de provoquer une guerre que n'importe quel pays fasciste.

Le Front Littéraire Gauche rappelle que la démocratie réelle a tout à perdre en participant à une guerre entre pays capitalistes. D'une guerre future, pourra sortir une recrudescence de nationalisme et de fascisme ainsi qu'un affaiblissement catastrophique sinon l'effondrement du prolétariat révolutionnaire.

Le Front Littéraire Gauche estime que le devoir de la classe ouvrière est de refuser de participer à la défense nationale sous quelque prétexte que ce soit. Estime que la tâche essentielle de tout socialiste est aujourd'hui de mettre TOUT en œuvre afin d'empêcher la guerre et non de se retrancher derrière la perspective illusoire de la transformation de la guerre capitaliste en guerre civile.

Demande à tous les démocrates véritables d'agir dans ce sens et immédiatement au sein de leurs organisations.

Pour le F. L. G. : Béfays, Léo Campion, P. Fontaine, Georges Dulonge, Ernestan, Hem Day, Charles Plisnier, War Van Overstraeten, Mil Zankin.

EN ESPAGNE

A Barcelone, la répression se fait tous les jours de plus en plus féroce : raids inopinés dans les cafés susceptibles d'abriter des réunions clandestines de nos camarades de la F. A. I. ou de la C. N. T., perquisitions inattendues et à toute heure du jour ou de la nuit chez les camarades considérés dangereux parce que militants ou tout simplement dénoncés par quelques concierges vindicatifs. Le terrorisme du Bourbon était de la petite bière en comparaison de celui cent fois plus sanglant de la « République des Travailleurs », en ce moment sous la férule des Lerroux et Gil Robles.

Le 11 mai, une conférence a eu lieu entre le chef de la police de Madrid et celui de Barcelone en vue d'une coordination des efforts dans la répression à l'encontre de nos amis libertaires et syndicalistes. Car, bien entendu, les communistes et autres alliancistes ne sont pas du tout inquiétés dans cette chasse aux révolutionnaires.

Qu'est-ce qu'il faut que nous en pensions ?

Dans les rues, à la sortie des bureaux, des usines, la police fouille les ouvriers et celui qui est trouvé en possession d'un carnet de la C. N. T. peut dire adieu à la liberté et à sa famille pour quelques mois : il ira grossir le nombre de plus en plus considérable des emprisonnés.

Et pendant ce temps, nous voyons des ex-militants syndicalistes collaborer et s'enfoncer de plus en plus dans les combinaisons fascistes de la gauche catalane, ce qui nous confirme une fois encore du danger de laisser des années des individus en tête d'organisations ou comme directeurs de journaux syndicalistes, car ils feront toujours dévier le mouvement à leur profit ou pour leurs petites combinaisons.

Les Jouhaux, Dumoulin, à la C. G. T. ; Montmousseau et tuti-quanti dans la C. G. T. U., sont devenus les fossoyeurs du mouvement syndicaliste révolutionnaire français ; une bonne leçon dont nos jeunes camarades de la F. A. I. feront bien de faire leur profit en chassant ou en remettant dans le droit chemin de la lutte de classes les vieux bonzes qui croient être les propriétaires du mouvement.

Un bon coup de balai à ces fossiles qui, malgré leurs efforts, n'auront plus jamais l'oreille du prolétariat révolutionnaire espagnol, et alors le dernier bond révolutionnaire que feront la C. N. T. et la F. A. I. les amènera sans entraves au communisme libertaire, préface de l'Anarchie.

LE ROULANT.

EN U. R. S. S.

Les informations que nous recevons de l'U. R. S. S. sont unanimes à qualifier l'atmosphère dans le pays comme absolument irrespirable, depuis l'assassinat de Kirov.

Staline, le César, a peur. Sauvagement, on frappe tout ce qui ne se plie pas aveuglément devant sa volonté. On extermine tout ce qui paraît suspect... Non seulement nos camarades russes, poursuivis déjà avec acharnement depuis des années, sont de nouveau emprisonnés ou exilés un peu partout, mais même des réfugiés étrangers, anarchistes ou appartenant à l'opposition communiste, sont brutalement saisis, et disparaissent.

Plus que jamais, la situation de nos camarades est terrible. La réaction Stalinienne, affolée, règne par la terreur déchaînée. Parmi de nombreux amis arrêtés, figurent : H. Sandomirsky, Novomirsky, Askaroff, H. Otello (émigrant italien), Di Modugno (émigrant italien), Camcharis, etc...

Le camarade A. Baron est de nouveau en exil, à Tobolsk.

Nous n'avons toujours aucune nouvelle du camarade Cordao.

D'autres amis ont disparu, leur sort nous est inconnu. La situation de tous ces camarades est affreuse.

Malgré l'état pénible où se trouve en ce moment le mouvement ouvrier dans tous les pays, malgré tous les soucis, toutes les difficultés, toutes les angoisses de l'heure présente, nous invitons les organisations ouvrières de tous les pays à ouvir une campagne de protestation vaste et vigoureuse contre les procédés infâmes du gouvernement réactionnaire russe.

Il est temps de barrer la route à la terreur anti-ouvrière du césarisme bolcheviste. Seule, une action vaste et concentrée des organisations ouvrières de l'Europe et de l'Amérique pourra faire reculer les bourreaux rouges de la classe travailleuse.

Camarades ! *Venez en aide au Fonds de Secours*, en le soutenant moralement, par vos campagnes de protestation, et matériellement, par vos oboles dont la plus modeste sert à soulager le sort des victimes de la réaction russe.

(*Fonds de Secours de l'A. I. T. aux Anarchistes et Anarcho-Syndicalistes emprisonnés et exilés en Russie.* — Nouvelle adresse : Albert de Jong, Hugo de Grootlaan, 6, Heemstede (Hollande). Chèque postal : 15-113).

Nationaliste ? !

L'amiral Lucien Lacaze : ancien ministre de la marine ; Grand Croix de la Légion d'Honneur ; Président du Comité Central d'organisation de l'exposition des missions catholiques en 1931 ; Président du Comité d'Entente des grandes associations pour *l'Unin Nationale*, comprenant le Comité Dupleix, le Front Français, la Ligue Civique, la Ligue Française, la Ligue des Patriotes, le Redressement français, l'Union Civique.

L'Amiral Lacaze est ou a été : Administrateur de la Société Provençale de constructions navales ; Vice-Président des Chantiers et Ateliers Augustin Normand (constructions navales, fournisseurs de guerre), membre du conseil de surveillance des Etablissements Schneider ; Administrateur de la Banque de l'Union Européenne industrielle (président Eugène Schneider), banque qui contrôle les établissements Skoda, usine d'armements tchécoslovaque dont les directeurs ont financé le mouvement hitlérien.

L'Amiral Lacaze est la synthèse même du mouvement nationaliste : ceci peut être agrémenté de quelques commentaires, mais les titres parlent d'eux-mêmes.

A ceux qui m'ont aidé

Ayant dû faire face à de nombreuses difficultés, je m'excuse de n'avoir pu remercier en temps utile tous les amis et camarades qui m'ont fait le plaisir de souscrire à « Croquis de la Rue » et qui m'ont adressé des témoignages de sympathie dont j'ai été vivement touché. Je leur en exprime aujourd'hui ma reconnaissance émue, ainsi qu'à toute la presse libre, amie et sympathisante, qui a donné des extraits et comptes rendus de cet ouvrage. Merci également à la même presse qui publie de nouveaux appels en faveur de « Paternité ».

En toute camaraderie et amitié,

Eugène BIZEAU.

***

PATERNITÉ

d'Eugène Bizeau

Poésies d'inspiration charmante, dont le célèbre Han Ryner a dit très justement : « Ce recueil sent le miel et les baisers d'enfant ». Cet ouvrage, qui comprendra 150 morceaux variés, saura toucher le cœur des mamans. Il intéressera aussi les éducateurs — qui pourront y faire de nombreuses glanes pour leur enseignement — et tous ceux qui regardent avec affection le joli visage de l'enfance. Il plaira par sa simplicité d'expression, sa fraicheur d'âme, sa nouveauté.

Pour faciliter l'édition de cette œuvre originale et émouvante, je me permets de solliciter votre souscription et d'avance, je vous en remercie : Librairie Figuière, 166, boulevard Montparnasse, Paris (16e), chèque postal : Paris 364-76.

Exemplaires sur velin bouffant, au prix de 10 francs le volume franco.

Exemplaires sur Alfa ,au prix de 25 francs le volume franco.

C. G. T. S. R.

NOTE DE LA C. A.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos amis et organisations, que le Syndicat Intercorporatif de Beaucaire qui, jusqu'à présent, était resté dans l'autonomie, vient d'adhérer à la C. G. T. S. R.

Nous souhaitons la bienvenue à nos nouveaux amis qui avaient prouvé, depuis longtemps, leur sympathie à notre mouvement.

Nous les félicitons de leur geste qui confirme, d'une façon certaine et catégorique, l'essor de notre Centrale depuis notre Ve Congrès. La poussée en avant continue. Nul doute que l'avenir ne nous réserve d'autres surprises heureuses.

La C. A. Confédérale.

Un premier Mai à Barcelone

L'ordre du Gouverneur avait été formel. Tout devait rester ouvert.

Le Premier Mai était considéré comme une Fête Nationale, il n'y avait pas de place pour les manifestations ouvrières, ce jour-là.

Les travailleurs ne l'entendirent pas ainsi ; ils se souvinrent de Chicago et des origines de cette commémoration, c'est pourquoi ils s'abstinrent de travailler.

Le gouvernement n'eut pas très bonne mémoire puisque, pour une Fête Nationale, le matin au petit jour des mitrailleuses furent installées à la Plaza de España et sur celle de l'Universidad.

La police renforcée était à chaque coin de rues et les gendarmes sillonnèrent la ville tout le jour. Les magasins restèrent fermés ; seuls, quelques grands cafés voulurent obéir aux ordres des pontifes.

Les trains, autobus, tramways, jalousement gardés, fonctionnèrent d'une façon très restreinte, filtrée, et firent de mauvaises affaires, d'ailleurs.

Devant une ville morte, il me restait à gagner la montagne avec des camarades. Nous sommes partis très loin à pied, pour faire, suivant la mode espagnole, le rizotto du même nom et c'est à une grâce féminine que je dois d'en avoir dégusté un aussi excellent.

Sur la route, cela tenait de l'Exode et du Gold Rush vers le Wild West ; une imposante colonne de citadins désertait la ville: c'était un défilé de paniers à provisions qui allaient se livrer aux plaisirs champêtres.

Ce sont ces mêmes paniers que l'on retrouvera demain à la « Carcel » (prison). Ils y viendront pendant des semaines, des mois, apporter aux incarcérés ce réconfort ponctuel ; ils y reviendront pendant des semaines, des mois et des années s'il le faut, inlassablement ; hier tristes, demain tragiques, aujourd'hui ils sont gais.

Nous gagnons donc la montagne. Si, en ville, on peut compter les taxis, ici cela devient impossible : de pleines voitures de gens qui vont se récréer.

Faisant bonne chère, on passe égoïstement une journée délicieuse, communiant avec la nature parmi des visages amis et rieurs.

Le soir, au retour dans la ville, je rencontre un ami.

— Viens, me dit-il, nous allons au café, je t'invite !

— Non, merci, ce n'est pas le jour.

Il insiste. Je connais mon homme, alors allons-y.

Il semble attacher grande importance au choix de l'établissement qui nous recevra. Au plus luxueux, nous entrons.

Un militaire en tenue s'inquiète de nous.

— Deux cafés au lait !

Explications : ordre avait été donné par le gouverneur aux autorités militaires pour faire remplacer les défaillants dans leurs occupations ; les grands cafés étant seuls restés ouverts, ils purent donc bénéficier de cette aubaine.

Aussitôt servis, mon ami veut payer :

— Non, dit notre steward, c'est moi qui vous l'offre.

Que faire ? Nous laissons un royal pourboire et partons.

Je veux savoir si la chose est généralisée. Sur la proposition alléchante de mon ami, nous sommes clients un peu plus loin.

Même militaire en service et tenue.

Là, nous avons l'occasion d'entendre le gérant dire au soldat : « Alors, ce n'est plus la peine d'avoir des caisses enregistreuses, avec vous l'on n'en a plus besoin ».

Ce à quoi, notre serviteur répond :

— Taisez-vous et pas d'histoire, hein . Je suis ici par ordre du gouvernement, vous n'êtes rien !

Nous réglons : le garçon met tout dans sa poche en disant merci d'un air très détaché ; il est maître de la place, semble-t-il.

J'ai observé et l'on m'a documenté, des mauvaises langues se laissant aller à dire que les militaires burent les plus vieilles bouteilles (à portée de leurs mains), mangèrent les meilleurs morceaux, ne furent pas très honnêtes, établirent des comparaisons entre ces maisons et la nourriture saine et abondante (style français) de la caserne.

Ce fut tout profit... pour ces employés d'un jour.

La leçon est bonne. Gageons que l'année prochaine, les patrons préféreront servir eux-mêmes ,ou mieux : fermer leurs établissements, malgré les 500 ou 1.100 pesetas d'amende.

Et voilà comment ,le Premier Mai, je fus un briseur de grève.

NISUOC.

ANARCHIE

AUX MAITRES.

Elles montent, Bourreaux, les Révolutions !
Egoïstes pourceaux, accapareurs rapaces,
Cœurs monstrueux, couverts d'ignobles carapaces,
Sourds aux douleurs grondant en indignations !

Mais la voix de Justice ébranle les espaces !
Elle marche, déferle en foule, en nations !
Elle déborde vos frontières, vos impasses,
Et vous anéantit, abominations !

Castes de Gouvernants, pour vos fins personnelles,
Pour les complicités qui se vautraient en elles,
Vous avez enchaîné les Beautés éternelles !

Usurpateurs des biens communs, des droits de tous,
Vos Pouvoirs sont par nous, sont pour nous, sont à nous !
Et nous vous dégradons comme escrocs et filous !

Marseille, le 23 février 1935. THÉODORE JEAN.

Bas les masques !

Pour répondre aux bobards d'une protection possible contre les gaz asphyxiants et les bombes incendiaires, nous demandons à tous nos camarades de commander dès maintenant le nouveau numéro spécial de *La Clameur*, qui paraîtra prochainement.

Riposte à la propagande faite par les fabricants de masques et autres « industriels de la défense passive », ce numéro sera cédé aux prix suivants : les 50 ex., 15 fr. ; les 100 : 25 fr. ; les 500 : 110 fr. Prix spéciaux par plus grandes quantités.

Passer les commandes à *La Clameur*, 47, rue Montorgueil, Paris, C. C. P. Paris 791-39.

Notre souscription

Rougier (Saint-Ouen), 5 ; Petit-Marie, 4; T. Brandt (Suisse), 40 ; Théodore Jean (Marseille), 20 ; A. Védrin (Paris), 3.50 ; Darnault (La Garenne), 28 ; A. Suc (Oullins), 3.

Limoges. — D. Nouvel, 20 ; « Terre Libre », versé par Laberche, 2.50.

Saint-Junien. — Burbau J., 5 ; Milou, 6 ; un secteur, 3 ; X.., 5 ; O..., 2.

Total : 147 fr.

Listes précédentes : 236.25.

A ce jour : 383.25.

***

Reçu du camarade Darnault, pour le Comité international contre la repression antiprolétarienne en Russie : 50 francs.

Pour le Comité Pro-Presos National : 50 francs.

AVIS IMPORTANT

Nous recommandons aux camarades qui se servent, pour leur envoi d'argent, de notre chèque postal, de bien vouloir mentionner, sans faute, sur le talon, l'affectation de leurs versements.

Marseille

ATHENEE LIBERTAIRE

Dans son assemblée générale du 18 mai, réunissant une trentaine de camarades, et après lecture du compte rendu moral et financier, confiance est faite à nouveau pour les composants du bureau. Il est décidé de faire une propagande un peu plus élargie en s'aidant et en aidant les groupements amis. Les causeries éducatives auront lieu pendant la saison d'été tous les quinze jours ; en hiver, tous les huit jours et chaque mois une grande conférence sera faite sur un sujet d'actualité.

Une bibliothèque roulante fonctionnera, sous peu et s'enrichira d'œuvres intéressant le mouvement au fur et à mesure de la rentrée des cotisations. C'est le camarade trésorier qui, momentanément, sera chargé de la répartition des ouvrages. Il est bien entendu que les copains à jour de leurs cotisations pourront s'approvisionner librement ; tout de même, nous avisons nos camarades réfractaires à toute association, mais qui voudraient profiter de la bibliothèque, qu'ils pourront le faire, moyennant le cautionnement de l'ouvrage emprunté.

Les camarades en retard de leurs cotisations sont priés de se mettre à jour.

Une collecte au profit de nos camarades d'Espagne a produit la somme de 40 francs, versée au Comité Pro-Presos, à Marseille.

Samedi 1er juin, à 21 heures précises, salle réservée du bar au « Petit Poucet », 23, boulevard Dugommier, une causerie sera faite par le camarade « Boyer », sur le sujet de plus en plus d'actualité : « La guerre qui vient ». Invitation cordiale à tous nos amis.

Le Secrétaire.

LES AMIS DE LA « REVUE ANARCHISTE »

Permanence tous les soirs — et tout particulièrement le samedi — de 18 à 20 heures, Bar Provence, 2, Cours Lieutaud, Marseille.

Demander le camarade Chaix.

La Ciotat

LES FOSSOYEURS

Les élections sont un fait acquis et M. Bouisson est maire de La Ciotat.

Actionnaire influent de la S. P. C. N., notre homme s'est dressé toujours contre les ouvriers, les a traités en esclaves, tout juste bons pour mettre un bulletin dans l'urne tous les quatre ans. Cette pauvre classe ouvrière a toujours été manœuvrée par ses hommes de main, et c'est ainsi que les Bouissouistes sont arrivés à dresser contre la coopérative de consommation — coopérative entre les mains des ouvriers — un groupe « d'Achats en Commun » ouvert par la S. P. C. N. à ses ouvriers. La réaction fut vive et la S. P. C. N. ne put parvenir à ses fins. La coopérative sortit victorieuse et avec un chiffre d'affaires accru.

Le moment attendu est cependant arrivé, Bouisson député du canton, président de la Chambre des députés et le plus grand actonnaire de la S. P. C. N. devient maire et nous voici au même rang que le Creusot. A partir d'aujourd'hui, la classe ouvrière de la Ciotat est pieds et poings liées à la direction qui exploitera, décortiquera, pressurera — tout comme au Creusot — les ouvriers qui croient et ceux qui ne croient pas au Messie-Bouisson. Plus rien ne se fera en dehors des chantiers, les ouvriers seront touours à la merci du patron, plus de syndicat possible, plus aucune réunion publique tolérée, plus aucune manifestation, plus de liberté de penser, plus le droit de parler ; seul le droit d'exécuter les ordres du patron, des mouchards, des élus. Et cela est l'œuvre de la section socialiste ayant à sa tête l'invertébré Rigaud, de l'eunuque Bertrand, laïque par profession, des chefs d'atelier, contre-maîtres et chefs ouvriers, des comités Gouraud, Bernard, Rigaud, des candidats bénévoles et des candidats intéressés, des Croix-de-Feu, de tous ceux qui ont la tête près du **Bonnet** et de tous les traitres à la classe ouvrière et à leur parole d'honneur, dont nous devons nous débarrasser.

C'est de là, camarades, que sort le fascisme ; c'est par des trahisons semblables qu'il s'instaure à La Ciotat avec l'appui des Croix-de-Feu, du Capital, de la bourgeoisie, des curés, des républicains, des laïques, des socialistes ayant à leur tête celui qui, le soir du 6 février, a rempli ses culottes, et qui, pour donner encore plus de gages à la réaction, démissionna du Parti Socialiste.

La population vous vomit, traîtres. Et elle ne manquera pas de vous le signifier. Nous ferons, dans la mesure du possible, le nécessaire pour l'y aider.

CIO-TADEN.

Narbonne

LIGUE INTERNATIONALE DES COMBATTANTS DE LA PAIX

Dans son assemblée générale du 18 mai, il a été décidé que les réunions de la section auront lieu, maintenant, le deuxième et le quatrième vendredi de chaque mois, à 21 heures, Bar Arthur, boulevard Voltaire.

Limoges

OU SONT LES OUVRIERS ?

Voulant m'esbaudir... le mauvais temps aidant, j'allais, un après-midi de la semaine dernière, aux folies guignolesques du conseil général. Après les immondices déversés pendant la dernière campagne électorale, ça devait promettre. Eh bien, non ! J'en fus presque pour mes frais ; il y eut bien quelques lances de rompues, mais elles étaient mouchetées avec soin.

J'admirais alors les conseillers généraux si bien stylés. Les passant en revue, je cherchais en vain un prolétaire, me rappelant les paroles des « mordus » des partis ouvriers « qu'il fallait mieux élire un ouvrier ».

Dans le clan réactionnaire, qu'il n'y en ait pas, c'est assez normal. Bourgeois, patrons, propriétaires terriens, les inévitables docteurs et avocats... l'ouvrier sait à quoi s'en tenir. Mais chez son défenseur, ou prétendu tel, cela devrait être différent et c'est la même chose. O logique prolétarienne et électorale !!! dans ce clan, il y a aussi les inévitables intellectuels, « amis du prolétaire », le salivard avocat, le dévoué médicastre, le clerc d'huissier devenu sénateur et maire depuis 25 ans et qui a lâché l'étude depuis 35 ou 40 ans, l'ex-peintre sur porcelaine qui a lâché la banquette depuis 30 ans, administrateur de journal et... sénateur ; puis d'autres : agent d'assurance, entrepreneur, marchand de vins, marchand de biens, écumeur du gros, pas trop, mais surtout du petit, un gargottier de la sociale, un jeune pharmacien, quelques paysans aisés qui ne vivent guère au jour le jour comme vous et moi. Et voilà. Où sont les ouvriers ? Ils servent de tremplin « aux gens honnêtes de la faune politique », aussi néfaste qu'elle s'intitule de droite, de gauche ou d'extrême-gauche

CHEZ D'AUTRES COMÉDIENS...

Il est d'autres comédiens que les politiciens directs ; il y a les politiciens inavoués dans certaine question sociale. Ils sont nombreux dans la coopérative.

Avant les réunions de succursales, qui se sont tenues le 12 mai, l'on aurait pu avoir dans le « Coopérateur de France » le compte rendu du Congrès de la Fédération Centre-Océan qui s'est tenu le 21 avril, à Ruelle. Ce compte rendu nous l'avons eu dans le même journal, le 18 mai. Il est suggestif, à plus d'un titre. Ce Congrès devait être un congrès d'épuration. Les minoritaires, défenseurs de la propreté coopérative, devaient nettoyer les écuries d'Augias.

Ils devaient chasser des hommes qui n'avaient plus leur place dans le mouvement, des hommes qui auraient dû comprendre qu'ils n'avaient plus place à certaines fonctions. Encore une fois, comme à Orléans, la montagne a accouché d'une souris.

Le leader majoritaire, Poisson, un naufrageur de la Banque des Coopératives, par ses complaisances amicales... envers les Lévy, les Devolder, présidait le Congrès. Seul, Berland fut sacrifié comme secrétaire fédéral ; ô pas trop : lui et Gaillard, les compères de la poissonnerie, furent désignés à la Commission Exécutive et Berland fut délégué au Congrès National.

A. Brissaud, le filleul, la créature de Gaillard, prit la place de secrétaire fédéral et conserve le même secrétariat administratif.

La comédie de la minorité contre la majorité menée de cette façon est un attrape-nigauds. Et puis, même si cette minorité devenait majorité, ce serait l'éternel recommencement : quelques hommes tabous qui dirigent aux lieu et place des coopérateurs qui, la plupart, jugent superficiellement ou pas du tout, et ne rouspètent que devant les faits... accomplis et pas toujours réparables.

Comme les patrons, nos leaders de la Coopé, nos éminents administrateurs, ont de beaux jours à vivre.

Camille LABERCHE.

Le gérant : Camille LABERCHE.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Imp. RIVET, 21, ancienne route d'Aixe